

LA SOUCHERE

et la

Région frontière de l'Auvergne et du Velay.

Carnet de villégiature d'une famille parisienne

26 août 1898.

On étouffait à Paris cet été ; l'air, saturé de miasmes délétères, était devenu irrespirable ; on ne dormait plus, on ne mangeait plus et, par surcroît, on était menacé de boire de l'eau de seine.

Nous avons pris la fuite hier soir ; nous sommes partis, toute une famille, par la ligne du Bourbonnais. Nous avons vu lever le soleil vers Clermont-Ferrand, à Saint-Georges d'Aurac, au-delà de Brioude. Par l'embranchement du Puy, nous avons grimpé, à force de vapeur, Jusqu'à Darsac à mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Quelle joie d'emplir enfin ses poumons d'air vivifiant et pur ! Quelles délices de prendre un bain de fraîcheur matinale.

Le courrier nous attendait à la gare comme il attend d'ailleurs chaque jour avec impartialité philosophie, tous les voyageurs que le ciel et la compagnie P.L.M.¹ lui envoient. C'est ainsi que vers huit heures par un clair soleil et une brise légère, nous cheminions au petit trot dans la direction du nord à travers les montagnes du Velay. Quelques heures après, nous étions gaiement attablés à la Souchère devant un copieux déjeuner.

Nous venions de parcourir dans le sens du méridien, un des massifs primordiaux de la vieille France.

Nous avons foulé aux pieds de nos chevaux postiers un socle de gneiss et de micaschistes bouleversé jadis par des éruptions volcaniques, arasé et rongé par les pluies et les torrents, poli par les glaciers lentement soulevé et partiellement recouvert au sud par les épanchements de laves et de basaltes, aujourd'hui enfin largement et sagement ondulé. Peu de côtes, peu de descentes une route presque rectiligne s'élevant sans grand effort, se déroulant à fleur de près à la lisière de forêts. Rien de comparable au cirque infernal au milieu duquel se dresse le mont Corneille au Puy.

Les montagnes du Velay septentrional n'ont rien de chaotique ; ce sont de sages montagnes et qui ne posent point. Satisfaites de leur puissante ossature, elles sont assises, calmes et graves, dans leur imperturbable majesté. Elles contemplent à leurs pieds : à l'est, la vallée de la Loire ; à l'ouest, celle de l'allier ; elles s'avancent entre elles comme un môle, et ce môle se partage lui-même au nord en deux bras qui enserrant la vallée de la Dore, sous le nom de monts du Livradois à gauche, de monts du Forez à droite.

¹P.L.M. : abréviation de Paris-Lyon-Méditerranée, nom de la compagnie qui possédait le réseau de chemins de fer de cette région avant la création de la S.N.C.F.

Par un heureux hasard, nous nous trouvons justement au nœud de cette fourche grandiose. Et si nous étions des aigles, nous pourrions, en un tour de vol, planer successivement au-dessus de plusieurs anciennes mers intérieures, petites limagnes comparables à la grande limagne de Clermont-Ferrand : là-bas, les deux limagnes du Puy et de d'Emblavés qu'arrose la Loire ; de l'autre côté, celle du Brioudois que parcourt l'Allier ; par ici enfin celle du Livradois, autre lac tertiaire maintenant desséché dont le canal d'écoulement est la Dore.

La fenêtre grande ouverte de l'hospitalière salle à manger qui regarde au nord laisse apercevoir, par une profonde échappée à travers les bois et les montagnes, cette plaine riante du Livradois ceinte de villages en bordure et qui ressemble, ainsi vue de loin à une immense poche verte.

27 août

Il y a de tout à la Souchère et bien d'autres choses encore. La Souchère est par excellence un endroit où l'on mange où l'on mange fort bien ; sa vaste cuisine, toujours en mouvement, est le centre de la maison ; elle est au rez-de-chaussée, de plain-pied avec la cour ; elle communique avec l'étable et conduit à tous les appartements ; qu'on entre ou qu'on sorte, qu'on monte où qu'on descende, il faut la traverser.

La Souchère est un hôtel rustique pourvu, au premier étage, de petites chambres blanchies à la chaux et assez propres sinon très confortables. La Souchère est un cabaret où l'on consomme, hélas pas mal de petits verres, car l'ivrognerie, disons-le tout bas, n'est pas le moindre péché de cette contrée primitive. La Souchère est une salle de bal où paysans et paysannes viennent de plusieurs lieues à la ronde, danser chaque dimanche pendant la belle saison. La Souchère est une ferme, une grande ferme avec écuries, remises, granges, basse-cour, pigeonnier, jardin potager. On y vît au milieu des poules, des poussins, des canards, des oies, des moutons, des chèvres, des porcs, des chevaux, des vaches des chiens, à la grande joie des enfants. Le plus bruyant de tous ces animaux est Turc, vigilant molosse, qui, pour un rien fait trembler les vitres de ses aboiements olympiens.

La maison, solidement construite en blocs de granite² nu, rejointés à la chaux, est plantée au milieu des près, derrière un rideau de jeunes sapins, sur le penchant de la montagne, en face de la trouée lumineuse qui descend jusqu'au Livradois. Un chemin creux dévale en zigzags jusqu'à un vallon plein d'ombre et de fraîcheur où s'élève un établissement de bains. Car la Souchère est aussi une station balnéaire, très fréquentée et très renommée dans le pays. Ses eaux bicarbonatées et ferrugineuses froides sont très riches en acide carbonique. Quelle est au Juste leur vertu ? Personne ne le sait, ou ne veut le dire. Dans la pensée des indigènes ce sont des eaux très bonnes, et voilà tout ; elles guérissent ou soulagent toutes les maladies sans exception. Elles ont, en tout cas, un goût fort agréable et nous en usâmes pendant tout notre séjour quoique très bien portants, sans en être incommodés.

On peut la boire sur place à discrétion pour la modeste somme de cinq centimes, et chaque bouteille (verre en plus) coûte dix centimes. Aussi chacun en consomme-t-il volontiers. Un fiévreux convaincu de leur efficacité me déclarait aujourd'hui, d'un air capable et satisfait, qu'avec un peu d'entraînement, il était parvenu à absorber couramment huit litres dans la journée.

²Granite ou granit: granite étant plutôt employé par les géologues.

La source, sommairement captée, coule à goulot ouvert sous un pavillon pointu à claire-voie. Durant tout l'été, ce modeste édicule est l'objet d'un véritable pèlerinage. On remplit, on bouche les bouteilles sur place ; on les entasse dans des caisses qu'emportent sur leurs carrioles les visiteurs des villages voisins. Le propriétaire de l'hôtel en expédie, pour son compte, le plus qu'il peut dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres ; mais il ne va guère au-delà, n'atteint même pas le Puy. La nymphe de la Souchère est une divinité locale, ou pour mieux dire tonique, une vierge sage qui n'aime point courir la prétentaine, ni à faire parler d'elle.

L'établissement de bains n'a aucun rapport avec les palais balnéaires de Vichy et d'Aix-les-Bains. C'est un logis quelconque, en granite, avec un toit, des fenêtres vitrées et une porte. A peine a-t-on franchi le seuil qu'on se heurte à un grand fourneau de briques, alimenté de souches et de broussailles, et supportant une vaste chaudière. A droite s'étend un corridor bordé d'étroites cabines en planches de sapin, Pas la moindre piscine. Les baignoires en tôle, soutenues par des châssis de bois, sont assez inégales, mais toutes plus ou moins proportionnées aux dimensions des indigènes, c'est-à-dire exigües. Si bien qu'un notable de taille opulente, un ecclésiastique disent les uns, un gendarme affirment les autres, s'étant un jour incorporé dans sa baignoire , fut obligé de l'emporter avec lui pour sortir.

Parmi les habitués des bains de la Souchère nous remarquons bon nombre de prêtres, de séminaristes, de religieuses. Le Velay est un des grands réservoirs d'alimentation du clergé et des ordres monastiques français.

Dimanche 28

Qu'on dort bien ici ! Avec quelle volupté, au soir de la fournaise parisienne, on endure couverture de laine et couvre-pieds piqué ! Et le bon réveil qui suit un repos absolu, quand une buée légère suinte sur les vitres que dehors la rosée perle à toutes les branches et qu'en entr'ouvrant³ seulement sa fenêtre on est saisi d'un frisson ! Et quelle délicieuse surprise pour les estomacs affadis qu'un premier déjeuner ayant pour menu : lait authentique non écrémé, pain de seigle et beurre frais !

C'est dimanche. Nos dames sont allées à la messe à deux kilomètres d'ici, à Félines, centre communal dont la Souchère est un des nombreux hameaux. Avant l'office, le curé et son vicaire, accompagnés du chantre, précédés d'enfants de chœur dont l'un portait la croix de la paroisse, ont fait une procession devant l'église, autour de la place. Ils étaient suivis d'une foule recueillie, accourue de toutes les fermes des environs. Ils se sont arrêtés devant une vierge érigée sur un roc de granite, entourée de verdure, de lanternes et de cadres destinés à recevoir des cierges ; puis, devant une croix de fer plantée en face d'un gros orme séculaire (probablement quelque arbre de La Liberté). Le curé, étendant le bras, a béni la place, les fidèles, le village et les campagnes, aux quatre coins de l'horizon. Cette cérémonie simple et grave est peut-être la seule impression esthétique que reçoive et qu'ait jamais reçue la cervelle des villageois de Félines. Ne serait-elle pas un vestige de quelque rite antique ?

³Entr'ouverte : l'Académie a adopté « entrouverte » en 1932 (8^{ème} édition) mais l'ancienne forme reste en usage

Nous entrons dans l'église, pauvre et déjetée. Elle est pleine. Les coiffes enrubannées des filles et des femmes, leurs bijoux étincelants produisent un curieux contraste avec l'obscur vulgarité de ces murs humides et de cette voûte basse. Les rubans ont toutes les couleurs de l'arc en ciel : vert pomme, lie de vin, rouge orangé, rose avec applications grenat, vert véronèse, bleu indigo, chamois, mauve, écarlate, jaune serin. Les teintes les plus violentes sont portées par les vieilles femmes. Les jeunes ne sont pas jolies en général, mais plusieurs ont un air de force et de santé fort agréable à voir ; elles sont fières, comme on dit dans le pays. Toutes ont aux tempes de petites tresses rattachées sous les ailes courtes de coiffes plus ou moins tuyautées. La plupart sont très blondes, avec des formes massives et des yeux gris.

Les hommes sont restés sur place où ils causent de leurs affaires, sous le vieux⁴ ormeau, près d'un grand carré de vaisselle étalée à terre par une marchande ambulante. Ils sont en blouse bleue ; ils portent la moustache, avec un soupçon de favoris ; quelques-uns, de minces anneaux aux oreilles. Ils sont généralement de petite taille mais solides, avec de très longs nez et des pommettes cuivrées, rougies par la bise et le soleil. Ils parlent un patois rude et heurté où les « tsi » abondent et dont les consonnes retentissent lourdement avec une sorte de fracas méridional. Rien du chuintement auvergnat, bien que, historiquement, nous soyons déjà ici en contrée d'Auvergne ; la limite du Velay en Languedoc, du Brioudois et du Livradois auvergnats, passe en effet entre Allègre et la Chaise-Dieu , tout juste vers félines.

L'après-midi, à la Souchère, dans La grande salle du cabaret, on a dansé la bourrée. Deux couples se font vis-à-vis. Les hommes remuent les poings fermés avec une sorte de provocation et de menace ; les femmes font de vagues signes de refus et d'éloignement. Tous quatre oscillent tantôt à droite tantôt à gauche, de manière à occuper successivement deux à deux les trois côtés d'un carré. Leurs pieds frappent le sol en cadence, du talon et de la pointe et, à chaque oscillation, ils tournent sur eux-mêmes en ébauchant une révérence. Tout cela grave, tranquille et harmonieux, au son grêle de la « vienna » ou musette qui a, comme on sait, grande analogie avec le biniou breton. Mais, en effet, ne sommes-nous pas en pays celtique ?

Lundi 29

Nous avons fait aujourd'hui plus ample connaissance avec nos hôtes de la Souchère. Ils forment toute une petite république patriarcale. Voici d'abord grand-mère, en coiffe blanche étroitement serrée aux tempes, qui préside aux soins de la cuisine, surveille tout d'un air vigilant, la première levée, la dernière couchée ; elle a ce regard fixe, las et résigné de ceux qui ont beaucoup vécu et que le rêve obsédant du passé accompagne dans la préoccupation de leur tâche quotidienne. Son fils, le chef de la famille, moitié paysan, moitié bourgeois, bien découplé dans sa petite taille, l'œil vif, le sourire entendu la main leste, vaque aux affaires extérieures, va, vient, trinque avec l'un, avec l'autre, discute les marchés, vend ses bouteilles d'eau minérale, s'inquiète à ses moments de loisir des intérêts de la commune (car il est conseiller municipal) et, pour un oui, pour un non, attelle sa Jument grise et monte en carriole.

⁴Vieux ormeau : vieux et vieil sont en concurrence pour le singulier depuis le XVI^{ème} siècle, mais de nos jours, vieux cède le pas à vieil devant une voyelle ou le h aspiré.

La mère, jeune encore, bonne et douce, est l'âme de ce large foyer, Elle a l'air cossu sous son large ruban de soie Jaune orangé, avec ses lourdes boucles d'oreilles, son agrafe et ses chaînes d'or qui font plusieurs fois le tour de son cou. Elle sert à table et travaille comme une servante, mais avec cette dignité discrète et naturelle que donne le labeur volontaire ; et voyez-la s'interrompre : elle sait aussi commander.

Elle a bien quelques soucis et parfois son front se plisse ; elle ne rayonne pas moins de contentement intérieur, car elle est dans son pays, car elle est chez elle, au milieu des siens, honorée, respectée, et son regard s'illumine et se mouille d'orgueil maternel quand elle nous présente ses huit enfants.

L'aînée, Claudius à seize ans ; il a la physionomie câline, intelligente et ouverte ; il a de la patience, du sang-froid ; il est agile, et comme il adore les chevaux, il remplit les fonctions de voiturier. C'est lui qui va chercher les voyageurs à la Baraque, au croisement de la grand'route⁵, au passage du courrier. Viennent ensuite Jean, Paul, Thomas, exemplaires réduits du même type, échelonnés de dix à quinze ans, dont le métier est de garder les bêtes, de faire les courses, de porter l'eau et le bois, de persécuter les chats, d'agacer les chiens et de tendre des pièges aux malheureux oisillons.

Passons aux filles. Melle Marie a fait l'an dernier sa première communion ; elle est fort raisonnable, c'est déjà une petite femme qui cumule des fonctions diverses : elle surveille et débarbouille les plus petits, elle nettoie les couteaux, elle change les assiettes et le reste du temps, dans la prairie voisine, elle garde les porcs, bien qu'elle en ait une peur secrète : aussi bien ces nobles animaux savent-ils bien se garder tous seuls. Les deux cadettes, Héléne, avec ses boucles dorées et son tendre sourire ; Rosine, avec ses éclats bruyants, son exubérante bonne humeur et ses joues rebondies, sont à peine des fillettes, elles commencent pourtant à se rendre utiles ; elles sont déjà capables de remplir une carafe d'eau, d'étendre du linge sur l'herbe, d'éplucher les légumes.

Le dernier-né, Marius, est un gros poupon joufflu et réjoui qui ne porte pas encore de culottes, mais qui trotte et grignote du matin au soir, à moins qu'il ne dorme à poings fermés.

Tous ces enfants ont un air de famille très marqué ; ils sont trapus et massifs ; ils ont des têtes carrées, de grands yeux bleus qui, avec l'âge passent vite au gris, des cheveux blonds qui foncent rapidement aussi et deviennent châains. Ils sont gais, solides et sains, d'un gouvernement facile, et toujours prêts à s'entraider.

Il est fort rare qu'ils se disputent. « Dieu bénît les grandes familles », a dit l'Écriture. Il me semble que le secret de cette bénédiction est assez simple. N'est-ce pas le vœu de la nature que des parents robustes et courageux, mariés jeunes, donnent le jour à beaucoup d'enfants, que ceux-ci croissent au soleil et au grand-air en liberté, qu'ils apprennent de bonne heure le travail et la concorde ? Tout le reste, pensé-je, n'est qu'artifice et mensonge, misère morale et misère physique. Oui, mais allez donc arranger cela avec la vie qu'on mène à Paris !

Tous ces enfants nous étonnent par la correction de leur langage et la pureté relative de leur accent, Entre eux ils parlent souvent patois ; mais avec nous ils s'expriment en bon français. Où donc vont-ils à l'école ?

⁵Grand'route: nom donné, à la campagne à la route principale à grande circulation.

- Ah ! bé, ça n'est pas commode, allez ! nous répond la mère. Mais, que voulez-vous ? On sait faire des sacrifices pour l'instruction des petits. Il y a, vous me direz, l'école de Félines ; ils pourraient y aller l'été, c'est vrai. Seulement, en été, on a besoin d'eux pour les travaux du ménage et de la campagne. En hiver, se rendre à Félines n'est pas possible. La ferme est bloquée par la neige, -un mètre, quelquefois deux mètres de neige. Alors, l'hiver, voyez-vous, nous conduisons tous les enfants à Craponne, chez leur tante. Craponne est à 11 kilomètres d'ici, c'est loin. Mais il y a là une très bonne école primaire supérieure, comme on dit, Et puis, tous les dimanches, nous nous arrangeons, mon mari et moi, pour aller les voir un peu, leur donner du courage et leur porter des provisions.

- Vous allez voir vos enfants à 11 kilomètres, avec deux mètres de neige ! Ce doit être dur.

- Pas si dur. On va en traîneau, pardi !

- En traîneau ? Pas possible ?

- Mais si ! Une carriole sans roue, quoi ! La neige est solide, elle est unie. C'est bien plus doux que les cailloux de la route. On glisse, comme qui dirait sans s'en apercevoir.

Toute la famille s'était regroupée autour de nous, dans la large cuisine, et formait le cercle.

- Et combien, en ce moment, êtes-vous à la ferme ?

- Ah ! bé, comptez vous-même ! La mémère, mon mari, mes enfants et moi, ça fait huit, ça fait onze. Il y a en plus ma nièce Zéphyrine qui s'occupe des bails, Maria la servante, le vieux berger, ça fait trois ; et trois domestiques pour le labour et la moisson, ça fait six. Onze et six, dix-sept.

- Dix-sept bouches à nourrir !

- Et c'est qu'on se nourrit bien, encore. Voyez un peu !

Sur l'épaisse table de bois, brunie et polie par l'usage, s'alignait une rangée imposante de bols en terre rouge, bourrés de minces tartines de pain de seigle. L'aïeule les remplissait un à un de soupe grasse fumante, assaisonnée d'oignons et y ajoutait du lait. C'était la soupe du matin. Sur nos instances, on y fit honneur sans plus tarder. Et tous, petits et grands, emportant chacun leur écuelle, se dispersèrent dans les coins de la salle, ou dehors sur les bancs de la cour, afin de sustenter à loisir leur estomac diligent de cette fortifiante nourriture. La soupe est suivie fréquemment d'un bol de chocolat. Elle est servie derechef (celle-là ou une autre) à midi, vers quatre heures et le soir à sept ou huit heures. Elle précède d'ordinaire un véritable repas.

La cuisine est mixte ; elle va de la traditionnelle soupe aux choux auvergnate à l'aïoli provençal ; elle combine les pâtes avec les viandes, les laitages avec la charcuterie et les légumes. Les truites ne sont pas rares et l'on pêche, pas trop loin d'ici dans la Loire, des poissons énormes ; on m'en a montré un de 60 centimètres de long. On nous ménage le poivre, parce que nous sommes des Parisiens, mais les indigènes aiment les plats fortement épicés. Le régal des enfants est la « raclade », sorte de gâteau frit, fait d'œufs, de farine et de sucre, et ressemblant à une crêpe très épaisse. Les fromages sont d'une rare dureté. Quant au vin, aux fruits, il faut les faire venir de la plaine.

Nous sommes allés au bois de Jagonaz, en passant par l'établissement des bains. Mais d'abord, sur le chemin qui grimpe de l'autre côté du vallon, nous nous sommes arrêtés à une source, abritée par une sorte de guérite en pierre et qui rappelle la fameuse « grotte du chien » de Naples. Un malade était là, aspirant résolument par les interstices des dalles l'acide carbonique que l'eau dégage ; il prétendait ainsi se guérir d'un mal aux yeux. Médication dangereuse dont l'origine doit remonter loin dans la suite des temps, et guérison problématique. Une femme, l'an dernier est morte asphyxiée, au même endroit ; et ce n'est pas, nous dit-on le seul exemple de ce genre d'accidents.

Cependant nous voici à la lisière du bois. Les hêtres élégants aux troncs lisses, aux branches tortueuses et touffues, chargées de feuilles luisantes, garnissent le flanc du plateau. Leur dépouille qui s'étale sur les gazons desséchés rend les pentes particulièrement glissantes et dures à gravir. Notre caravane s'étant fourvoyé sur le talus perfide de la hêtraie, ne sut bientôt à quel saint se vouer. Les plus sages, s'avancant prudemment à quatre pattes, portèrent secours aux autres et sauvèrent l'expédition du plus honteux désastre.

On prit pied enfin sur la corniche de la montagne, où l'on fit halte. Des bosquets chargés de noisettes furent dépouillés en un tour de main. Il fallut ensuite se frayer un passage à travers une armée obscure et touffue de jeunes pins sylvestres, pressés les uns contre les autres, hérissés de branches mortes, avec d'étranges enchevêtrements de lichens grisâtres et de toiles d'araignées, tandis que les vols inquiétants de mouches bourdonnantes luisaient tout à coup dans un mince rayon de soleil. On suffoquait sous ces ramées aux senteurs résineuses ; on trébuchait à tâtons sur les détritrus craquants de fines aiguilles, des pignes minuscules et des bois pourris.

Peu à peu cependant les tiges menaçantes s'espacèrent ; le ciel reparu par de larges trouées ; le gazon déroula son tapis vert sous la mer frissonnante des fougères, nuancée de fleurs multicolores : grandes digitales roses, campanules mauves, pensées jaunes ou violettes, renoncules, scabieuses. Dans les clairières, les lits de hautes herbes sèches s'étendirent à travers les ronces, les bruyères et les buissons de genévrier. Et alors la robuste forêt des grands pins adultes apparut dans sa majesté. Leurs troncs droits, poussés d'un seul jet, dépouillés par place de leur écorce rugueuse, montraient à nu leur peau rougeâtre ; leurs rameaux garnis d'aiguilles épaisses et glauques s'étaient à chaque nœud en corbeilles de moins en moins amples, et leur cime pyramidale, dorée par le soleil matinal, oscillait lentement sous l'effort d'une brise à peine perceptible dans les régions inférieures. Ce balancement harmonieux comparable à celui d'un métronome géant, se rythmait du grincement léger de quelques troncs accouplés, frottant l'un contre l'autre. Des pinsons se poursuivaient dans les branches. Des merles effarouchés s'enfuyaient avec leurs caquets stridents et, dans le lointain, quelque petit pâtre, excitant son chien à la poursuite de vaches retardataires, criait éperdument : « pico-la ! pico-la ». Nous suivions maintenant la piste d'un chemin bleu, tout semblable à l'allée d'un parc ; et, sur chaque berge, de petites fraises attardées piquaient çà et là de points rouges la verdure claire des touffes dentelées. Notre cueillette pourtant fut modeste : tout juste de quoi remplir le creux de la main. Les bergères aussi aiment les fraises.

A un brusque détour de la route, soudain tout change. Plus de fleur, ni de papillon. Le soleil se voile, puis s'éteint. On croirait entrer dans une cave. Au gazon succède la mousse ; et cette mousse humide et spongieuse hérissé, par places, de joncs luisants. L'eau suinte des fondrières tourbeuses, des sillons noirs qui serpentent à travers les souches vermoulues, s'amasse dans les trous portant l'empreinte des piétinements du bétail, ou

s'écoule au creux de quelque étroit ruisseau, avec un obscur glouglou. Une odeur âcre, une fraîcheur pénétrante, s'exhalent de ce sous-bois mystérieux, égayé seulement par les baies écarlates du sureau à grappes. Des sapins blancs énormes, semblables aux fûts de colonne des cathédrales, étagent et emmêlent leur nappe de verdure, comme une voûte opaque, et continue. Par endroit, l'obscurité est si dense que rien ne pousse sur le sol élastique, formé de détritiques accumulés depuis des siècles. Partout ailleurs, il est feutre d'un épais tapis d'airelles qui semble amortir tous les sons. Un silence religieux plane dans ce temple où nichent les aigles et d'où les faucons s'élancent dans les vallons voisins avec leurs aigus miaulements.

C'est la forêt de Jagonaz, qui s'étend jusqu'à six kilomètres au nord-ouest de la Souchère.

Bientôt, le soleil reparut dans une large éclaircie. Une douzaine de sapins géants, abattus, dépouillés de leur écorce, gisaient au milieu des copeaux et des branchages épais. Leurs troncs lisses, polis et dorés, semblaient aussi plus longs encore que leurs pareils vivants ne semblaient hauts. Ils jetaient une note claire dans le cadre obscur de la forêt.

A ce moment survint un lourd chariot portant deux de ces colonnes assujettis par leurs extrémités à son avant et à son arrière-train ; il était traîné par deux paires de bœufs. Leurs conducteurs s'arrêtèrent à notre approche, pour laisser souffler leurs bêtes. C'était deux adolescents presque imberbes qui disparaissaient en partie dans leurs grandes bottes et qui avaient assez chétive apparence ; on les sentait pourtant robustes et gais ; ils s'appuyaient complaisamment sur leur aiguillon, en nous regardant avec une curiosité de jeunes fauves. Ils nous expliquèrent que le plus modeste de leurs sapins avait bien pour le moins cinquante ans ; qu'ils conduisaient leur « char de buttes » à la scierie voisine, et que là on ferait de toutes ces buttes des planches.

Mercredi 31

Il n'y a pas que des noisettes, des fraises et des airelles dans ces bois fertiles et charmants. Il y a des framboises à foison. Les enfants ont fabriqué des paniers de fougères et ils ont rapporté jusqu'à deux pleins saladiers de ces fruits parfumés et barbus.

1^{er} septembre

Excursion à Craponne, à une douzaine de kilomètres au nord-est de la Souchère. C'est une petite ville industrielle, très moderne d'aspect et assez vulgaire mais un marché important et un centre très actif d'exportation pour cette dentelle à la mode qui est connue à Paris sous le nom même de « Craponne ».

Toutes les femmes du pays fabriquent de la dentelle. On les voit assises en groupes, sur le pas de leurs portes, tenant sur les genoux leur « carreau », grosse pelote piquée d'épingles bariolées, et maniant avec une agilité surprenante les légers « fuseaux » qui cliquettent entre leurs doigts. Nous avons calculé qu'à ce métier délicat qui n'exige, il est vrai, aucun déploiement de force, mais qui est fort absorbant, elles doivent gagner environ 50 centimes par jour ⁶.

⁶ 50 centimes : ce qui correspond à 1,25€ de nos jours. Le kilo de pain valait 0,40 €

Vendredi 2

Expédition à Sembadel, à l'ouest de la Baraque. Il y a peu de bois de ce côté. La moisson est maintenant terminée. Les dernières meules de seigle, traînées par les bœufs, vont s'empiler dans les granges ; on entend dans les fermes le bruit des fléaux qui battent le grain ; car on bat encore le grain ici comme dans l'ancienne Égypte.

Les champs dépouillés ne montrent plus que des chaumes très courts où se promènent des moutons. Les clôtures, inutiles maintenant, sont faites de longues perches de pin, placées par rangées horizontales et attachées à des pieux par des liens de paille.

Quelques prairies sont entourées de gros blocs de granite, ou de haies peu épaisses. Le long de ces haies s'alignent, avec une docilité mélancolique, le frêne, le sycomore, l'alisier au feuillage sombre et aux petits fruits encore verts, le sorbier des oiseaux avec ses baies d'un rouge éclatant, quelques saules, quelques peupliers.

Les arbres fruitiers sont très rares. Quelques poiriers, quelques pommiers ornent les jardins rares eux-mêmes. Les cerises minuscules, à peine mûres, sont encore sur les arbres; et le mois d'août est fini.

Samedi 3

Nous avons pris ce matin le chemin de Jullianges, qui serpente à travers les grands prés, à l'est de la Souchère. Le vieux berger, assis à l'ombre, fabriquait un balai d'écurie avec des branches de genet. Plus loin, une jeune bergère immobile, debout sur un rocher, tenait d'une main une quenouille chargée de laine blanche et de l'autre elle filait. On l'eût prise pour une statue allégorique du Passé, Au même instant, par un contraste inattendu, nous suivions la trouée d'arbres abattus par où doit passer prochainement le chemin de fer: car, dans quatre ans au plus tard, dit-on, deux voies ferrées desserviront le pays et en banniront probablement les dernières fileuses et leurs quenouilles.

Ces routes nouvelles ne feront guère que copier la direction des routes actuelles, et remplacer l'ancien « tsami de César » la voie romaine qui traversait la contrée du nord au sud. Ce plateau du Velay septentrional a toujours été un lieu de croisement, à cause de sa situation intermédiaire entre les grandes vallées de l'Allier, de la Loire et de la Dore, à proximité des deux versants garonnais et méditerranéen.

Dimanche 4

Messe et bal. Rien d'important ni de nouveau.

Lundi 5

Hier soir le vent d'ouest s'est levé, apportant de lourds nuages ; il a plu cette nuit ; nous nous réveillons dans une brume épaisse et très froide qui cache l'horizon à cent pas. Le soleil ne se montre un instant que pour s'éclipser aussitôt. Il pleut, il pleut. Journée maussade. L'hôtelier craint que la saison ne soit finie. Nous fouillons nos malles pour endosser en hâte des vêtements d'hiver et nous songeons à repartir.

Mardi 6

Soleil radieux. Le vent a tourné. Il a gelé cette nuit. Dans les vallons exposés au nord et à l'ombre, à huit heures, les herbes sont encore couvertes de menus cristaux de glace. Nous allons, sur la route d'Allègre, visiter le petit lac de Malaguet. C'est plutôt un étang retenu par une épaisse chaussée. Il dort immobile derrière le rideau transparent des pins. On pourrait se croire en face de quelque site du Canada, au temps de la lutte des Hurons et des Iroquois. Malheureusement une scierie bruyante s'est installée en aval. Elle rompt le charme de cette solitude faite de verdure intense, d'eau limpide et de ciel bleu. On a créé, près de la scierie, un ingénieux atelier de pisciculture destiné à repeupler cette mer intérieure où déjà l'on pêche de superbes truites.

Mercredi 7

On a beaucoup parlé de la Chaise-Dieu dans le pays. C'est un gros bourg d'Auvergne, à six ou sept kilomètres d'ici. Au lieu de suivre la grand'route et pour éviter la chaleur, nous avons pris à travers bois par des chemins couverts délicieux, en passant par l'Argnac et les Brailles. Il y a par-là des creux de vallons mollement arrondis, enveloppés de forêts de sapins qui semblent faits pour le plaisir des yeux, et des contrastes d'ombre et de lumière, des gammes de noir, de bleu, de vert et d'or, des silences solennels coupés de cris d'oiseaux qui vous pénètrent jusqu'à l'âme.

Cependant, à partir des Brailles, le plateau se dénude peu à peu et bientôt on pourrait se croire dans les landes mélancoliques de la Gascogne. Un ruisseau y promène paresseusement ses méandres innombrables. Nous sommes aux sources de la Senouire ; car tous ces marécages spongieux ne sont autre chose que des sources, un ruissellement de sources. Étrange rivière et bien nommée, du latin « sinus » (courbe, sinuosité). Elle vient du sud-ouest, se dirige d'abord au nord-est et disparaît derrière un monticule chauve qui nous cache la Chaise-Dieu. Mais, en contournant le monticule à gauche, nous arrivons à la grande route, et là nous retrouvons notre Senouire qui, de son côté, a fait le tour de la ville par la droite ; elle revient en quelque sorte sur ses pas et s'abaisse lentement au sud-ouest, vers les riches campagnes du Briouidois.

Un immense panorama se déroule maintenant sous nos yeux. Au-delà de la profonde coupure de l'Allier, emplies d'une brume dorée, s'élèvent en molles ondulations les montagnes de la Margeride, tandis qu'au nord-ouest une ligne bleuâtre à peine distincte, dessine à l'extrême horizon la silhouette du mont Dore.

La Chaise-Dieu ! Nous sommes ici tout à fait en Auvergne, bien que nous n'ayons pas franchi les limites de la Haute-Loire. Seuls, des auvergnats, avec leur manie de chuintier, ont pu traduire Casa Dei (maison de Dieu) par Chaise-Dieu. La vieille abbaye des Bénédictins occupe la plus grande partie du bourg, si elle n'est pas le bourg tout entier. Dans ses vastes bâtiments, peuplés au moyen-âge de près de trois cents moines, elle abrite l'hospice, les écoles, la justice de paix, la mairie, tous les services municipaux et bon nombre de simples particuliers. Tout cela est encore solide et imposant, mais mal entretenu. Le cloître ogival, dont il ne subsiste que deux galeries, est délabré, avec un air de malpropreté, d'abandon et de détresse qui fait peine. Les rues voisines du monastère, les vastes cours intérieures sont déshonorées par des décombres et des ordures. L'église a été réparée à grands frais par l'État, sous la direction de Monsieur Petitgrand, architecte des monuments historiques, l'habile restaurateur du mont Saint-Michel. Elle paraît presque neuve, à côté des vieilles bâtisses qui l'entourent. Sa tour Clémentine, dont les mâchicoulis rappellent ceux des remparts d'Avignon, a

vraiment une mine imposante. Elle a été nommée ainsi en mémoire du pape Clément VI (Robert de Beaufort), un des plus illustres abbés de la Chaise-Dieu.

Quand on pénètre dans l'intérieur de l'église, on s'aperçoit vite que l'édifice sacré n'avait que trop besoin de réparations. De grandes taches verdâtres, stigmates d'une humidité persistante, salissent les murailles. La nef est vaste, grandiose, mais basse et lourde, et malencontreusement coupée en deux par une vilaine machinerie en pierres de taille et en planches, décorée du nom de jubé. Les orgues sont belles. Le chœur est entouré de charmantes boiseries du XVI^{ème} siècle. Au-dessus de chaque stalle grimace un portrait ou une allégorie finement taillés et d'un fort amusant réalisme. Malheureusement, plusieurs de ces figures ont été mutilées, et peut-être par des touristes sans scrupule.

Au-dessus des stalles sont appendues les fameuses tapisseries (d'Arras ?) du commencement du XVI^{ème} siècle, qui ont donné lieu, l'an dernier encore, à de si vives polémiques (voir notamment des lettres inspirées dans « Le Temps » du 23 septembre 1897). L'État voudrait réparer ces chefs d'œuvre, les sauver de la décoloration, de la destruction même qui les menacent dans cette cave monumentale, ensevelie sous la neige six mois de l'année. La Chaise-Dieu, paraît-il, estimant que ces tapisseries sont sa propriété, qu'elles lui procurent un notable revenu par les visiteurs qu'elles attirent, déclare qu'elles sont très bien là où elles sont et qu'elle ne sortiront pas de leur domicile légitime, sous aucun prétexte. Notre humble avis est que le combat finira bientôt, non par faute de combattants, mais faute de matière à combattre.

Nous avons admiré, en grande partie de confiance, les quatorze panneaux dont les riches broderies reproduisent des cartons attribués à Taddéo Gaddi ; les sujets n'en sont plus très clairs (bien qu'il fit un éclatant soleil ce jour-là). Encore quelques années et on n'y verra plus rien du tout. Nous avons contemplé aussi, dans le chœur, la belle statue en marbre blanc du cénotaphe de Clément VI, et, sur la muraille d'une nef latérale, une danse macabre incomparablement colorée, mais dont le dessin est intéressant. Nous avons visité la sacristie et ses maîtres trésors ; nous sommes montés à la tour ; nous avons écouté parler l'écho dans une des salles de l'hospice. Bref, nous étant consciencieusement acquittés de tous nos devoirs d'honnêtes touristes, nous avons succulemment déjeuné chez monsieur Chapon-Bonnebouche (sic), un des hôteliers de l'endroit.

Jeudi 8

La chaleur augmente et, pendant le jour, elle cuit dur. De toutes parts on se plaint que les ruisseaux tarissent, que les bêtes ne trouvent plus d'herbages, que les pommes de terre se dessèchent, que les labours soient en retard, bref qu'il y ait une révolution dans le soleil.

Nous nous réfugions dans le Bois Noir et sous ses frais ombrages. Notre campement de prédilection est au bord d'un ruisseau qui naît sous les pins, s'amasse dans un petit bassin transparent au bord du chemin, le traverse obliquement et va se perdre dans le vallon des bains. J'étais parti ce matin en avant-garde ; j'ai vu un écureuil boire à la fontaine, s'éloigner à petits pas sans autre inquiétude, puis soudain, redressant sa queue en panache, s'élançant d'un bond et se perdre dans les arbres.

Ce Bois Noir est à peu près le point culminant du pays. Le ruisseau de l'écreuil, par le vallon des bains, aboutit à la Doré. De l'autre côté du bois, vers Félines, est la source de la Borne qui va par le Puy rejoindre la Loire. Enfin, l'origine de la Senouire est assez proche et la Senouire, on se le rappelle, est un affluent de l'Allier. Aussi est-ce dans le Bois Noir que la compagnie P.L.M. a creusé un vaste réservoir destiné à l'alimentation d'eau de sa gare centrale de la baraque.

Vendredi 9

Malgré la chaleur qui continue, l'automne approche ; près des ruisseaux, les renoncules argentées, dans les prés, les colchiques mauves, font leur apparition. Il faudra bientôt partir. Nous ne voulons pas quitter le pays sans avoir vu de près le mont du Bar, volcan éteint voisin d'Allègre et que George Sand a décrit dans son roman de « Jean de la Roche ».

La route d'Allègre, que nous avons suivie avec le courrier de notre arrivée, domine tout le plateau. La vue s'étend, se promène librement, se noie au sud-est dans les profondeurs vaporeuses où se profilent les larges croupes du Meygal et l'imposant massif du Mézenc et du Gerbier des Joncs, voisins des sources de la Loire.

A mesure que nous avançons les rideaux des bois semblent se déplacer et tantôt nous cachent, tantôt découvrent à nos regards grisés de lumière, ce splendide décor. Au sud, grandissent à vue d'œil, de plus en plus près de nous, les deux massifs jumeaux d'Allègre et du Bar.

Voici d'abord Allègre. Au quatorzième kilomètre exactement (distance comptée à partir de la Chaise-Dieu, le terrain change tout à coup de couleur et d'aspect. Au gneiss granitoïde blanc ou gris succède le basalte rouge et noir. C'est le sol volcanique du Velay proprement dit qui fait son apparition.

Le vieux château féodal d'Allègre, perché orgueilleusement au sommet et au bord méridional de quelque ancien cratère éventré, n'est plus qu'une ruine. Deux tours du donjon seulement sont restées debout ; elles n'ont retenu à leurs flancs rebondis que la frise et les mâchicoulis d'une courtine effondrée. Elles dessinent ainsi un large trou béant qui ressemble de loin à un porche gigantesque ouvert sur l'azur infini.

En face d'Allègre, et comme en tête-à-tête avec lui, le mont du Bar, type accompli du volcan éteint, enfle au-dessus de la plaine nue sa croupe ronde, vêtue de bois et de gazon. La pente est raide, mais, sous l'éventail d'une coulée de hêtres, elle n'est pas trop dure à gravir. La montagne est exactement un cône tronqué, large et trapu ; sa crête couronnée au sud de noirs sapins, décrit un cercle parfait. Au milieu se creuse une dépression qui s'abaisse en pente douce sous les hêtres et les bouleaux jusqu'à quarante mètres de profondeur. C'est une vaste coupe, un véritable « cratère ». Le fond est absolument plat et découvert ; il n'y pousse que de l'herbe et des joncs. Ce n'est plus un lac, si jamais c'en fut un, mais un marécage où les eaux séjournent en hiver, où maintenant se poursuivent les papillons et les libellules, une solitude, close de toutes parts, enveloppée d'un inquiétant silence. Un oiseau de proie, dérangé par cette visite indiscrète, s'éloigne lourdement à travers les sapins.

Si Jamais la ville d'Allègre devient une capitale et qu'elle veuille donner un grand spectacle renouvelé des Grecs et des Romains, une course de chars, un combat de bêtes, une représentation de quelque drame solennel. Il n'est pas besoin qu'elle cherche ailleurs un cadre digne des fêtes les plus pompeuses. Celui-ci a cinq cents mètres de large à son niveau inférieur et il a été construit de main de maître par la nature. Il suffirait de sculpter des gradins dans le roc volcanique, sur le pourtour de cet amphithéâtre colossal.

Nous sommes rentrés à l'hôtel recrus de fatigue et affamés. La vieille mère hôtesse nous a complimentés sur notre vaillance et nos vingt-quatre kilomètres expédiés avant déjeuner. « - Ah ! Vous êtes allés là-haut ! a-t-elle ajouté. Moi, jamais. Eh bien ! il n'y a plus de lac, pas vrai. Savez-vous qu'autrefois, ce lac était la perdition du pays ? Il en sortait du mauvais air, des vapeurs qui gâtaient toutes les récoltes. Alors, à ce qu'on m'a raconté, des gros messieurs d'Allègre ont travaillé à guérir le mal : ils ont jeté du vif-argent dans le lac, et le lendemain les eaux avaient disparu ».

Samedi 10

L'orage a menacé tout le Jour ; les étables sentent mauvais, les mouches piquent. Il n'est tombé que quelques gouttes de pluie. Journée désagréable.

Dimanche 11

Un violent orage a éclaté ce matin. La pluie tombe à flots. Les villageois sont dans la jubilation. Les crapauds sortent de leur retraite et sautillent pesamment jusque dans la cour de la ferme. L'hôtesse recommande à son mari de les tuer sans pitié, car ils viendraient téter les vaches et communiquer au lait de vilaines maladies.

Lundi 12

La brume et le froid sont arrivés ; voici bientôt la mi-septembre ; nous nous sommes résignés au départ.

C'était la fête de la grand-mère, qui avait mis, pour la circonstance, son bonnet des beaux dimanches. Son fils cadet, qui habite non loin d'ici, à Champvieille, était venu porter ses vœux, escorté de sa femme et de ses neuf enfants. La grande maison sonore était pleine de Jeunesse et de bruit. Un bouquet superbe trônait sur la table de la Cuisine patriarcale.

Nous sommes partis à regret; nous sommes allés, à petits pas, à travers le Bois Noir jusqu'à la Baraque. Le courrier qui nous avait amenés nous a repris et emportés au trot de ses trois bêtes efflanquées.

L'horizon, nettoyé par les pluies de la veille, était d'une admirable limpidité. Du haut de la voiture nous apercevions à nos pieds, à la descente d'Allègre, tout le bassin du Velay dominé au loin par le Mézenc et les Cévennes. Le fond de cette immense dépression, bigarré de taches grises et noires, boursoufflé d'éminences, de pitons, de dômes volcaniques, ressemblait à quelque vaste golfe d'un autre monde, envahi par des rangées inégales de vagues sombres et formidables. Les feux mourants du soir coloraient les crêtes de cette mer ténébreuse de lueurs rougeâtres. On se serait cru transporté sur une planète infernale.

Il nous a semblé en effet que nous étions- tombés de la lune lorsque le lendemain, un méchant fiacre matinal, pris à la gare de Lyon, nous a déposés à notre porte.

P. FONCIN

Paru dans « Revue pour les jeunes filles »
(juin-juillet-août 1899)
Tome 17° p. 271 à 288
Armand Colin et Cie, Éditeurs, Paris.